

## D'une sociologie naturaliste à une sociologie politique : Robert Park

In: Revue française de sociologie. 1983, 24-4. pp. 631-651.

---

Citer ce document / Cite this document :

Schemel Yves. D'une sociologie naturaliste à une sociologie politique : Robert Park. In: Revue française de sociologie. 1983, 24-4. pp. 631-651.

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc\\_0035-2969\\_1983\\_num\\_24\\_4\\_6977](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1983_num_24_4_6977)

---

## Resumen

Yves Schemeil : De una sociología naturalista a una sociología política : Robert Park.

Se constituyó la Escuela de Chicago entre 1920 y 1940 alrededor de un sociólogo atípico, Robert Park. Filósofo, diarista, gran viajador, concibe Park la sociedad como un conjunto natural en estado de crisis permanente — siendo la crisis paradójicamente fundadora de orden social. Los objetos políticos que estudia (huelga, guerra, revolución, instituciones) le parecen todos caracterizados por una doble dimensión de desorden y orden, de espontaneidad y de control. Lo político es definido así en el eje jerárquico de conflictos, opuesto a los espacios geográficos reglados o desreglados por mecanismos concurrenciales. Alimenta la geografía una sociología naturalista, mientras que lleva la historia a una sociología de lo político. Proviene el cambio de individuos no clasificados o sin categoría (vagabundo, profeta, artista...) de grupos sociales espontáneos (muchedumbres) o poco organizados (partidas, grupos de vecindario).

## Zusammenfassung

Yves Schemeil : Von einer naturalistischen Soziologie zu einer politischen Soziologie : Robert Park.

Die Schule von Chicago bildete sich zwischen 1920 und 1940, um einen atypischen Soziologen, Robert Park. Philosoph, Journalist, begeisterter Reisender, versteht Park die Gesellschaft als eine natürliche Gruppe in dauerndem Krisenzustand, wobei diese Krise, paradoxerweise, zur Gründung der sozialen Ordnung führt. Die von ihm untersuchten politischen Objekte (Streiks, Kriege, Revolutionen, Einrichtungen) sind für ihn alle zweiseitig : Unordnung und Ordnung, Spontaneität und Kontrolle. Das Politische wird somit auf der hierarchischen Achse der Konflikte bestimmt, im Gegensatz zum geographischen Raum der durch Wettbewerbsmechanismen geregelt oder entregelt wird. Die Geographie nährt eine naturalistische Soziologie während die Geschichte zu einer Soziologie des Politischen führt. Der Wechsel kommt dann durch nicht einzuordnende oder nicht eingeordnete Individuen (Vagabund, Prophet, Künstler...) innerhalb spontaner sozialer Gruppen (Menschenmengen) oder wenig organisierten Gruppen (Banden, Nachbarschaft...).

## Abstract

Yves Schemeil : From naturalistic to political sociology : Robert Park

The Chicago School was created between 1920 and 1940 around an atypical sociologist, Robert Park. Park was a philosopher, journalist and a much-travelled man who viewed society as a natural entity existing in a permanent state of crisis — crisis being paradoxically the basis of social order. All the political objects which he studies (strikes, war, revolution, institutions) seem to him to be characterized by a double dimension of disorder and order, spontaneity and control. The political sphere is thus located at the hierarchical axis of conflicts, as opposed to geographical areas whose order or disorder is determined by competing mechanisms. Thus geography gives matter for naturalistic sociology whereas history leads to a sociology of the political sphere. Change is brought about by individuals who cannot be classified or who are declassified (vagrants, prophets, artists...) by spontaneous social groups (crowds) and even relatively unorganized ones (gangs, neighborhood groups).

## Résumé

Yves Schemeil : D'une sociologie naturaliste à une sociologie politique : Robert Park.

L'École de Chicago s'est constituée entre 1920 et 1940 autour d'un sociologue atypique, Robert Park. Philosophe, journaliste, grand voyageur, Park conçoit la société comme un ensemble naturel, en crise permanente — la crise étant paradoxalement fondatrice d'ordre social. Les objets politiques qu'il étudie (grève, guerre, révolution, institutions) lui semblent tous caractérisés par une double dimension de désordre et d'ordre, de spontanéité et de contrôle. Le politique est ainsi défini sur l'axe hiérarchique de conflits, opposé aux espaces géographiques réglés ou dérégés par des mécanismes concurrentiels. La géographie alimente une sociologie naturaliste tandis que l'histoire conduit à une sociologie du politique. Le changement provient alors d'individus inclassables ou déclassés (vagabonds, prophètes,

artistes...) de groupes sociaux spontanés (foules) voire peu organisés (bandes, groupes de voisinage...).

Yves SCHEMEIL

## D'une sociologie naturaliste à une sociologie politique : Robert Park (\*)

*« Tout ce qui rend la vie intéressante est  
dangereux pour l'ordre social. »*

Robert PARK, *The City*, p. 108.

Robert Park n'est plus guère aujourd'hui connu que comme sociologue de la ville et le nom de l'École de Chicago demeure attaché à l'apparition, dans les années vingt, d'une problématique propre aux études urbaines. Pourtant, la Chicago School(1), avec Robert Ezra Park, William Isaac Thomas, Ernest Burgess, Roderick McKenzie et leurs nombreux disciples, parmi lesquels Louis Wirth et Robert Redfield, développa véritablement une sociologie générale. Certes on ne trouve pas chez Robert Park de sociologie politique explicite. Dans son œuvre, les références à la science politique (qu'il identifie aux travaux de James Bryce) sont rares, et d'ailleurs il voit dans les clivages disciplinaires des découpages arbitraires et dépassés(2). Le politiste aurait cependant tort de s'en détourner. Tort évidemment pour une raison de principe : toute sociologie générale importe à la sociologie politique. Mais tort aussi parce que, à défaut de sociologie politique, Park a porté une attention particulière à des objets politiques, dont il traite avec une intuition singulière des difficultés propres au politique, qui méritent qu'on s'y arrête. Il centre son effort d'élucidation sur le paradoxe du politique : le politique est d'abord pour lui synonyme de désordre, et se manifeste par la crise, le conflit, la perturbation, l'irruption de l'irrationnel. On dirait : par des processus d'entropie. Mais le politique participe aussi du contrôle social, de la régulation, des hiérarchisations, de l'ordre, de l'institution, voire de la planification. Dans la problématique parkienne, le politique est donc autant naturel que culturel, et l'articulation de ces deux formes est riche de suggestions. Elle justifie à elle seule une interrogation nouvelle de Park, même si cette interrogation oblige à quelques détours.

\* Ce texte est issu d'un cours d'épistémologie des sciences sociales enseigné en 1982 et 1983 au Troisième Cycle d'Études Politiques de l'I.E.P. de Grenoble. D'une certaine manière, il fait suite au précédent travail rédigé dans le même cadre avec Frédéric Ben : « La rationalisation de l'inconduite : comprendre le statut du politique chez Pierre Bourdieu », *Revue française de science politique*, décembre 1980, p. 1198-1228. Il a bénéficié d'une lecture attentive et amicale de Pierre Favre auquel va toute la gratitude de l'auteur.

(1) Celle des sociologues. D'autres « écoles de Chicago » sont également connues : le groupe des architectes (autour de Frank Lloyd Wright), celui des politologues (avec Charles Merriam et Harold Lasswell) ou des économistes (dont l'animateur est aujourd'hui Milton Friedman).

(2) Cf. Winifred Raushenbush, *Robert E. Park, Biography of a Sociologist*, Durham, Duke University Press, 1979, p. 83.

La biographie de Robert Park (1864-1944) n'est plus familière aux sociologues d'aujourd'hui. Elle doit être connue, car elle éclaire certaines ambivalences de l'œuvre et du rayonnement de Park (3). Né en 1864 dans un village de Pennsylvanie abritant une importante communauté scandinave, il fit des études de philosophie à Détroit où il se targua d'être un jeune anarchiste intellectuel, puis devint journaliste. Reprenant ses études à Harvard dont il obtint la maîtrise en 1898 (à 34 ans), il partit pour l'Europe où il suivit successivement les cours de Simmel à Berlin (4) et de Windelband à Strasbourg et Heidelberg. Il en revint avec une thèse intitulée *Masse and Publikum* (1903) (5). Quelque temps assistant de philosophie à Harvard, il milita contre le colonialisme en Afrique au sein de la Congo Reform Association dont il fut secrétaire général. Remarqué en cette qualité par Booker Washington, directeur du célèbre Institut pour la promotion sociale des noirs de Tuskegee, il devint son adjoint entre 1905 et 1912. Park rédigea très largement *The man farthest down*, ouvrage signé Washington. Il arpenta avec lui les pauvres campagnes du Sud ségrégationniste et l'emmena en Europe sur les sites de ses études pour comparer paysans européens et noirs américains. Ainsi acquit-il des problèmes raciaux une compréhension précoce qu'il développa plus tard à Hawaï, sur la côte pacifique des Etats-Unis ou en Extrême Orient. C'est d'ailleurs comme spécialiste de ces problèmes qu'il fut recruté en 1913 à Chicago par Albion Small, fondateur de l'*American journal of sociology* et titulaire de la première chaire de sociologie aux Etats-Unis, pour y donner un cours sur les noirs. Plus encore que Small, Park adopte une conception positiviste de la société. Et s'il consacre toute son attention au marginal, au vagabond, aux situations confuses, au métissage racial et aux « hybrides sociaux », comme l'attestent les travaux entrepris sous sa direction et l'opposition canonique qu'il établit entre deux quartiers de Chicago baptisés « Bohemia and Hobohemia » (La Bohème et la Cloche), il n'en est pas moins attaché à la séparation tranchée des techniques sociales et des sciences sociales dont une partie de la sociologie américaine est issue vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (6). Lui-même est l'opposé des « do-gooders » dont la vocation est de « faire du bien », qu'il critique sévèrement (8io, 96). Pour marquer ses ambitions scientifiques, il réunit avec l'aide de Burgess les principaux textes des sciences sociales, les introduit, les commente et les relie entre eux dans un volumineux

(3) Pour tout détail biographique on se reportera à l'ouvrage particulièrement complet de Winifred Raushenbush, *op. cit.* (ci-après : 8io) ou à Park lui-même (= An Autobiographical Note », p. x-ix dans *Race and Culture* (cf. note 9).

(4) L'inspirateur européen de Park, s'il fallait absolument lui en attribuer un, n'est ni Marx, ni Weber, ni Durkheim, mais bien Simmel. Georg Simmel est l'auteur le plus fréquemment cité dans le monumental traité de Park et Burgess, *Introduction to the Science of Sociology*. The University of Chicago Press, 1921 (43 références, dont 10 extraits). Les non-Américains cités sont dans l'ordre : Simmel, Spencer (32 références, dont 5 extraits), Tarde (31 et 2), Darwin (30 et 4), Le Bon (26 et 5), Durkheim (25 et 4), Comte (23 et 2), Freud (18). Parmi les Américains, viennent en tête : Tho-

mas (37 et 6), Cooley (26 et 5), Small (23 et 4), Sumner (25 et 5), Dewey (18 et 4), Thorndike (18 et 9). Exceptions faites de William I. Thomas (n° 2) et Cooley (n° 5), les auteurs les plus utilisés par Park dans ce manuel sont étrangers, et trois sont français (Tarde, Le Bon et Durkheim). Parmi les autres auteurs français plusieurs fois mentionnés, on trouve Le Play et Lévy-Bruhl. Figurent également dans cet index Mauss, Duguit et même Boutry.

(5) Publié en anglais sous le titre : *The Crowd and the Public and Other Essays*, Chicago, The University of Chicago Press, 1972. (Ci-après : MP).

(6) Sur cette rupture entre travail social et science sociale, cf. Howard Odum, *American Sociology. The Story of Sociology in the United States Through 1850*, New York, Longmans, 1951.

ouvrage maintes fois édité sous le titre significatif : *Introduction to the science of sociology* (1921), suivi d'un traité sur la ville qu'il publie en 1925 avec Burgess, McKenzie, et Wirth : *The City* (7). D'emblée, le ton est donné : sociologie générale et sociologie urbaine cohabitent dans son œuvre sous forme d'ouvrages collectifs (jusqu'à l'ambiguïté, comme l'ouvrage signé par Booker Washington, mais aussi l'édition d'un manuscrit de William Thomas, *Old world traits transplanted* (1921) (que ce dernier ne pouvait signer officiellement); sous forme d'articles aussi, ou de chapitres écrits séparément et rassemblés pour la plupart et à titre posthume dans les volumes des *Collected Papers* (8) ou de morceaux choisis où sont réunis avec dévotion préfaces, autobiographie, comptes rendus critiques, communications orales et articles de fond dessinant parfois de manière impressionniste une pensée. Mais aussi un dynamisme que traduisent les témoignages : Robert Park aimait autant parcourir une ville que la décrire et ne pouvait rester longtemps en place. Il prit d'ailleurs une retraite précoce pour voyager, puis accepta un poste dans une université noire modeste (Fisk University, à Nashville) où il passa les dernières années de sa vie (de 1936 à 1944).

On conçoit que Park, dont la carrière fut ainsi hachée (il s'est décrit lui-même comme un « vagabond intellectuel » jusqu'à 35 ans), trop courte (elle dure 26 ans) et trop tardive (elle commence à 50 ans), n'ait pu faire fonction de père fondateur. Les membres de son groupe lui sont davantage liés par reconnaissance pour l'impulsion et les conseils reçus (9) et par un objet d'études commun (Chicago) que par une méthode systématiquement appliquée aux objets les plus divers dans l'ordre qu'aurait esquissé le maître. Ses directions de recherche ne deviennent jamais directives théoriques. Robert Park est un inventeur sans brevets (10).

L'analyse du politique proposée par Robert Park — qui part d'une sociologie de la crise pour atteindre, peut-être, à une sociologie politique — est si tributaire de sa conception naturaliste de la sociologie et du jeu qu'il instaure entre sociologie et écologie, que seul un examen préalable de sa sociologie générale peut donner l'accès à sa sociologie politique.

(7) Sur *Introduction...* (ci-après : IS), voir note (4). *The City*, Chicago, the University of Chicago Press, 1967, x + 239 p. (ci-après : CV).

(8) *The Collected Papers of Robert Erwin Park*, éd. par Everett C. Hughes et al., Glencoe, The Free Press, 3 vol., 1950-1955. Volume 1 : *Race and Culture*, 1950 (ci-après : RC); volume 2 : *Human Communities*, 1952 (ci-après : HC); volume 3 : *Society*, 1955 (ci-après : Society).

(9) L'influence de Park fut directe sur de nombreux sociologues tels que Franklin Frazier et Charles Johnson — tous deux noirs — Everett Hughes et Herbert Blumer; diffuse dans les cas d'Oscar Lewis, William Whyte et Samuel Stouffer.

(10) Voir le traitement de l'École par Manuel Castells (*La question urbaine*, Paris, Maspero, 1972, p. 104 et sq.) qui instruit trop rapidement le procès. Pourtant, Park souhaitait

contraindre une « sociologie concordataire » (selon l'expression de Pierre Bourdieu dans *Le Monde* du 4 mai 1980) : à la physique sociale qu'il élabore fragment après fragment et dont l'inspiration est franchement naturaliste, il ajoute le sens que les acteurs donnent à leurs actions s'inspirant ainsi de Simmel (sur l'interaction), ou de Thomas (sur les situations et la manière dont les vivaient, par exemple, les paysans polonais émigrés aux États-Unis). Sur Simmel, voir la traduction qu'en donnent Y. Grafmeyer et I. Jacob dans *L'École de Chicago*, Paris, Éditions du Champ Urbain (ci-après : EC). Sur Thomas, voir William Isaac Thomas et Florian Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America*, New York, Dover, 1958, 2<sup>e</sup> éd. (1<sup>re</sup> éd. 1918), en particulier la belle introduction théorique des auteurs, p. 1-86.

### Une sociologie naturaliste

Le naturalisme de Park recouvre plusieurs partis-pris épistémologiques. Il est naturaliste comme Zola, qu'il affectionne, c'est-à-dire « néo-réaliste »; il est naturaliste parce qu'il est convaincu d'un déterminisme naturel; parce qu'enfin il postule la continuité des sciences de la nature et des sciences de la culture (donc de la société). Ce naturalisme l'oppose au positivisme méthodologique des durkheimiens, pour lesquels l'unité de méthode entre les sciences physiques et les sciences sociales (positivisme) s'accompagne d'une diversité d'objets — objets physiques et objets sociaux — tandis que le naturalisme suppose l'unité d'objet — un seul monde, naturel et social — mais la multiplicité des méthodes (11). Malgré son désir de construire la physique sociale dont rêvait Auguste Comte, Park entrevoit la science sous l'angle que lui donneront les découvertes de la physique contemporaine. Son naturalisme est une forme de scientisme en retrait sur le positivisme, et que l'on peut qualifier selon David Thomas de « post-empiriste ». Il trouve son principe dans une analogie entre la diffusion des plantes et celle des informations. Journaliste de 23 à 33 ans, Park rédige sa thèse sur les différences entre masse et public. Opposant la structuration culturelle du public à l'inorganisation naturelle de la masse, il s'inspire de la « psychologie des foules » et de la théorie tardienne de l'« imitation » pour esquisser un rapport de force entre publics fragiles et masses toujours renaissantes (12). Le public est un groupe doté de conscience collective, tandis que la foule, comme chez les criminologistes (l'Italien Sighele dans la *Folle criminale*, le Français Tarde dans la *Philosophie pénale*) est sujette aux « épidémies » sociales. Park préférant la conception de Le Bon, la foule lui apparaît davantage comme un ensemble d'interactions que comme une cohue, même si « ce que l'on appelle l'opinion publique n'est généralement rien d'autre qu'une pulsion collective naïve susceptible d'être manipulée par des mots d'ordre » (MP, 57). Park considère la foule comme un facteur réel de changement au même

(11) Si l'on en croit David Thomas (*Naturalism and Social Science, A Post-Empiricist Philosophy of Social Science* Cambridge, Cambridge University Press, 1978, 213 p.), la vérité absolue du monde physique n'existe pas. La vérité n'est tout au plus qu'une forme de représentation du monde — celle des savants — au même titre que celle des acteurs et la signification qu'ils donnent à leurs actions. Il en découle que toute vérité sera atteinte sous conditions — les conditions fixées par chaque théorie, dans son propre langage, et dans son propre système de relations entre énoncés et concepts. D'une théorie à l'autre, ces énoncés et concepts, fussent-ils semblables, n'ont pas la même valeur. Aussi est-il impossible de comparer la puissance explicative de deux théories cherchant à rendre compte d'un même objet. Un tel raisonnement existe implicitement chez Park qui s'aligne ainsi

sur les positions de Simmel et non sur celles de Durkheim. Pour Simmel, la vie est une, mais les catégories qui l'expriment sont multiples; sous le nom de « formes », elles régissent notre vision du monde, la rendant possible parce qu'elles préexistent, sinon à l'origine de la vie, du moins à l'état du monde offert à nos sens (sur ce point, voir Georg Simmel, *Essays on Interpretation in Social Science*, traduit et introduit par Guy Oakes, Manchester University Press, 1980, p. 8-27).

(12) Voir sur ce thème les Lubek, « La psychologie sociale perdue de Gabriel Tarde », p. 361-395, et Yves Thieck, « Gustave Le Bon, prophète de l'irrationalisme de masse », p. 409-428 du numéro consacré par cette même revue aux non-durkheimiens (volume XXII; numéro 3, juillet-septembre 1981).

titre que le public et à la différence des « sectes, castes, classes et tout groupe qui poursuit des buts particuliers » (MP, 78). On voit bien dans cette première œuvre académique encore tâtonnante combien la vision sociale de Park est dominée par l'idée d'un mouvement naturel, car instinctif et purement grégaire, emportant tout sur son passage mais finissant par se solidifier — que l'on pardonne cette image — en groupes constitués.

Cette œuvre, rédigée à 39 ans, ne peut être écartée comme erreur de jeunesse. Elle ne présente toutefois d'autre intérêt que de montrer un journaliste et un homme d'action bridant ses instincts pour se couler dans un moule méthodologique acceptable par le monde universitaire. Il le fait brièvement, quoique laborieusement, en élaborant une classification des sciences d'inspiration comtienne qui établit une continuité totale entre les éléments physiques et les éléments sociaux (MP, 27). L'alignement de l'homme de presse sur la biologie, déjà flagrant, se confirmera après sa nomination comme professeur à l'Université de Chicago lorsqu'il écrira ses premiers textes d'écologie humaine, discipline qui était sans doute à la sociologie de Park ce que la science morale fut à celle de Durkheim. À l'époque, il hésite encore entre les dénominations : le *Traité de sociologie* (d'ailleurs baptisé : *Introduction à la science sociologique*) qualifie la sociologie d'*histoire naturelle* de la société, contrairement à l'histoire proprement dite. Biologie et botanique d'un côté, nature humaine de l'autre : à ces inspirations provenant d'une observation de la vie et à sa philosophie proche des théories de Simmel sur les poussées vitales (13), s'ajoute une opposition dynamique entre deux ordres de conduite collective : l'ordre du comportement et celui de contrôle social (14) renvoyant l'un et l'autre à la sociologie politique, voire au-delà : à une science totale de la société et de ses transformations qui aurait pour objet la tentation spécifiquement humaine mais toujours précaire du contrôle culturel. Il n'est pas indifférent que ces conceptions de la sociologie se succèdent ainsi dans le temps. Parti de la nature, Park écrira ses derniers textes sur la culture et les civilisations. Interrompu prématurément, le programme épistémologique implicite de Park est néanmoins rempli de façon parcellaire mais suffisante pour permettre sa reconstitution *a posteriori*.

#### *La sociologie, histoire naturelle*

Depuis Auguste Comte, la sociologie est conçue comme le « prolongement vers l'histoire et la politique des méthodes positives utilisées dans les sciences naturelles » (JS, 1). Toutefois, la nouvelle discipline n'a pas fait disparaître les sciences humaines ; elles se sont spécialisées dans des « propositions existentielles » (JS, 13), telles l'histoire et la géographie, deux modes de connaissance qui ont pour objet les aspects manifestes, tangibles, à fort contenu d'expérience, de la vie. La sociologie ne s'est donc pas constituée dans la suite d'une histoire devenue science exacte, mais en rupture avec elle. Elle vise un dépassement du singulier, de l'événement, par généralisations comparatives basées sur la combinaison des

(13) G. Simmel, *op. cit.*

(14) C'est le titre du recueil édité par R. Turner, *Robert E. Park on Social Control and*

*Collective Behavior*, Chicago, the University of Chicago Press, 1967.

éléments simples dont se composent les sociétés et leurs interactions, tout comme la physique ou la chimie.

Reprenons tous ces points. Tout d'abord, « l'histoire, distincte de l'histoire naturelle, a pour objet des individus (...)». La Science naturelle n'étudie pas des individualités, mais des classes, des types, des espèces. Toutes les affirmations valides en science naturelle se rapportent à des classes » (JS, 6). Alors que l'histoire se préoccupe en fait du singulier, l'histoire naturelle, recherche ce qui est représentatif d'une catégorie d'éléments (individus ou faits). « C'est son caractère représentatif, caractère autorisant la vérification par observation plus poussée, qui rend scientifique un fait » (JS, 7). A la suite de Darwin, Park trace ici une frontière entre l'interprétation historique et l'explication scientifique : l'histoire « vise à recréer pour nous dans le présent la signification du passé. Dès que les historiens cherchent à extraire les événements de leur contexte historique (...) pour les comparer et les classer; dès que les historiens mettent en valeur le typique et le représentatif plutôt que le caractère unique des événements, l'histoire cesse d'être l'histoire et devient sociologie » (JS, 8) (15).

Au lieu d'interpréter des événements concrets, la sociologie tente de parvenir aux « lois naturelles », « énoncés qui décrivent le comportement d'une classe d'objets ou le caractère d'une classe d'actions », puisque par « nature » Park « entend simplement cet aspect... des choses en regard duquel il est possible d'avoir des énoncés généraux et de formuler des lois ». Est naturel dans le comportement d'un individu, autrement dit relève de la « nature humaine », ce qui est explicable, « ce que nous avons appris à attendre de cet individu ou des êtres humains en général » (JS, 11). Naturel, ici, renvoie à probable. La « classe » est plus proche d'une classe de fréquences que d'une espèce biologique. Ainsi, bien au-delà de l'histoire qui ne peut (contrairement à ce que pensait Comte) et ne doit (comme le veulent les scientifiques) devenir scientifique, la sociologie est une science abstraite au même titre — mais pas au même degré — que les mathématiques et la logique, une méthode pour convertir l'expérience en connaissance (JS, 16).

Ici se pose le problème du traitement de l'expérience et du sens commun chez Park. Si l'histoire est une science « expérimentielle » et la sociologie une science expérimentale (du moins dans ses ambitions), c'est que leurs représentations du monde divergent. L'histoire appartient à un état concret, la physique à un état abstrait et la sociologie à l'état abstrait-concret. Selon le sociologue américain, c'est le sens commun qui rend concrète la science. Comme la récurrence des jugements de sens commun dépasse la seule intuition pour atteindre au statistique, on peut écrire que « la science est en avance par rapport au sens commun, mais n'introduit aucun principe nouveau » (JS, 82), elle est « simplement un peu plus constante dans sa curiosité, un peu plus intelligente et exacte dans ses observations que le sens commun » (JS, 188). Certes, l'interaction, concept central de la physique, physique de la matière ou physique de la société, n'appartient pas au sens commun (JS, 280 et 339). Les éléments de base de ces deux univers (distingués uniquement

(15) Cette distinction, nous dit Park, renvoie à l'opposition établie par Windelband entre histoire et histoire naturelle (JS, 9 et sq.). Paul Veyne, si l'on en croit son *Comment on écrit*

*l'histoire* (Paris, Seuil, 1971), souscritait entièrement à cette affirmation, mais en tirait des conséquences différentes : la sociologie, parce qu'elle n'est pas l'histoire, ne lui apporte rien.

pour des raisons didactiques) sont soumis à des « forces » d'attraction et de répulsion (IS, 283), les seules que le sens commun perçoit et dont le jeu est réglé par des lois d'interaction (IS, 435) : attitudes, désirs, besoins, intérêts. Ainsi l'explication du monde naturel repose sur la rencontre d'explications par la science et d'explication par le sens commun (ces dernières affectées de guillemets dans le texte suivant) :

« Une fois acceptés les concepts d'« éléments » ou de « forces », la notion d'interaction est un développement inévitable et logique. En astronomie, par exemple, ces éléments sont (a) les masses des corps célestes, (b) leur position, (c) la direction de leurs mouvements et (d) leur vitesse. En sociologie, ces forces sont des institutions, des tendances, des êtres humains, des idées, tout ce qui incorpore et exprime motivations et désirs. En principe, eu égard à leur caractère logique, les forces et éléments de la sociologie peuvent être comparés aux forces et éléments de n'importe quelle autre science naturelle » (IS, 340).

Les deux types d'expérience (celle du sens commun et celle de la science) peuvent se rejoindre. Park ne se soucie plus de leurs origines distinctes lorsqu'il identifie la « force » élémentaire de la sociologie, l'attitude, et celle de la psychologie sociale, le désir, dont il reprend la définition à William Isaac Thomas : ou encore, celle de la psychanalyse, la libido. A chaque niveau, « l'unité de conduite » soumet l'agent aux tensions contradictoires de l'organisation et du changement, de l'attraction et de la distance (ou réserve), similaires aux tendances antagonistes de contraction et d'expansion en biologie (IS, 438-440) (16). Malgré des divergences méthodologiques apparentes, Park, Thomas, Burgess et McKenzie acceptent ainsi un même paradigme, celui du mouvement perpétuel et corpusculaire des forces sociales, dont ils ont puisé l'idée chez Taine et Simmel (17). Car la conduite, unité de base de la sociologie, est un flux incessant, à l'image des modifications physico-chimiques qui se produisent dans l'organisme (IS, 190) ou la cellule, laquelle est, selon Park, l'unité de base de la biologie.

(16) Autre comparaison utilisée : « Si on peut dire de l'attitude qu'elle joue en analyse sociologique le rôle que les substances élémentaires jouent en analyse chimique, alors le rôle des désirs est comparable à celui des électrons » (IS, 439).

(17) Taine, Simmel et Albion Small conçoivent l'histoire de la même manière que Park : comme histoire naturelle. Small, d'abord enseignant d'histoire à la Johns Hopkins University, rejoint Taine, centrant son approche de l'Ancien Régime sur « les forces intimes qui conduisent l'étonnante opération. Ces forces sont la situation, les passions, les idées et les volontés de chaque groupe et nous pouvons les démêler et presque les mesurer » (H. Taine, *Les origines de la France contemporaine*, vol. 1, *L'Ancien régime*, Paris, Hachette, 1894, p. V. Taine ajoute : « On permettra à un historien d'agir en naturaliste : j'étais devant mon sujet comme devant la métamorphose d'un insecte »). Dans son *General Sociology* (ce livre, introuvable en France, fut publié en 1905 par les presses de l'Université de Chicago ; auparavant, Small avait rédigé avec

Georges E. Vincent, *An introduction to the Study of Society*, N.Y., American Book, 1894, premier ouvrage du genre aux États-Unis). Small croit que les « désirs » sont les forces sociales, « qu'ils sont aussi réels que les propriétés de la matière. Ils ont leur charge d'énergie, comme s'ils étaient des forces physiques ». Que nous ne sachions point les reconnaître ne contredit pas leur existence déterminante : nous ne sommes pas davantage conscients de la pression atmosphérique, et pourtant nous y sommes soumis (IS, 455). Simmel, enfin, décrit la civilisation moderne comme un ensemble de « forces extrinsèques », « ressort fondamental » de l'histoire de « la résistance que le sujet oppose à son nivellement et à son usure dans un mécanisme social et technique » (EC, 61, 62) où les choses « perdent leur particularité (...) ». Elles nagent souses avec le même poids spécifique dans le fleuve de l'argent, qui est continuellement en mouvement ». La vie elle-même est pontée « comme dans un fleuve où les mouvements propres sont à peine nécessaires pour nager » (EC, 67 et 73).

Il faut donc entendre par « l'histoire naturelle » une sociologie des déterminismes sociaux qui assimile leur caractère irrésistible aux forces impitoyables d'une nature en flux. « L'histoire naturelle » du journal américain que nous présente Park (*City*, 80-98) permet de comprendre pourquoi les quotidiens des années vingt ont survécu à leurs fondateurs et à leurs rivaux; survie des moeurs adaptés, certes, dans un mouvement tout darwinien, mais aussi débordement « naturel » des désirs, ambitions, motivations de ceux qui ont fait la presse américaine. Pénétré de cette vision du monde, Park définit la ville, que Simmel prenait pour illustration exemplaire des effets artificiellement uniformisateurs de la civilisation moderne, comme un « phénomène naturel » (*EC*, 181-192) :

« La ville n'est pas simplement un mécanisme matériel et un artefact. Elle est impliquée dans les processus vitaux des gens qui la composent : c'est un produit de la nature et, particulièrement, de la nature humaine » (*EC*, 79).

Mais qu'est la « nature humaine ? La nature (psychologique) de l'homme ou la nature (sociale) dans l'homme ? Park ne semble guère croire que l'homme est « naturellement » bon ou mauvais. Il affirme, en revanche, comme Lévi-Strauss, que tous les éléments de la culture « représentant (...) les réponses de la communauté à des situations changeantes, sont eux-mêmes sujet à changement et variation. Ils reposent cependant sur ce que nous avons appelé la nature humaine fondamentale, autrement dit certains traits qui, sous une forme ou une autre, sont reproduits dans toute forme de société » (*IS*, 786). Les formes de contrôle culturel telles le rituel, les mythes, le leadership, « sont (...) élémentaires parce qu'elles sont nées partout spontanément de la nature originale » (*IS*, 849). Ces structures élémentaires de réponses aux effets déstabilisateurs des forces et des phénomènes naturels permettent de canaliser le mouvement social, d'endiguer le courant qui emporte toutes choses de ce monde, qu'elles soient physiques ou vivantes (18). On passe insensiblement du désordre naturel à l'ordre politique : l'articulation entre ces deux ensembles s'effectue par le biais du mouvement spatial que l'écologie humaine s'est donné pour objet.

#### La sociologie, écologie humaine

L'homme vit comme les végétaux en colonies (dans le langage de l'écologie naissante que Park affectionne : en communautés). Les communautés, comme celles de Tönnies, sont naturelles car les situations sociales enracinées localement ne relèvent d'aucune organisation artificielle caractéristique des sociétés (*IS*, 212). L'opposition classique de ces deux formes de liens collectifs est enrichie, en 1939 dans l'état achevé de la pensée de Park, par une opposition symétrique des processus de symbiose et de socialisation; elle est aussi limitée par le caractère prégnant de la communauté :

« Il est évident que *Gemeinschaft* et *Gesellschaft* peuvent exister dans la

(18) « Les villes, même celles qui ont fait l'objet, comme Washington, D.C., de la planification la plus élaborée, lui échappent toujours. Le plan réel d'une ville n'est jamais un pur artefact, il est toujours autant un produit de la

nature que des dessins » (*City*, 116). Ou encore : « Si, dans ses aspects formels, la société est (...) un artefact, c'est un artefact qui est relié à, et prend ses racines dans la nature et la nature humaine. » (*IS*, 30).

même communauté. L'histoire des juifs prouve qu'il est possible de concilier une vie de famille active et même une forme de culture tribale avec un degré de mobilité extraordinaire » (RC, 13).

Pourquoi ce privilège de la communauté ? La réponse est simple : Park conçoit la communauté humaine sur le modèle de la communauté végétale et non sur le modèle de la horde animale. C'est une forme sociale mobile, définie par la nécessité d'une occupation optimale de l'espace. L'existence d'une société (de plantes ou de personnes) se manifeste ainsi dans ses déplacements, à la faveur desquels sont parfois conservées des structures plus artificielles dont une longue sédentarité aurait permis la naissance. Le vocabulaire conceptuel de Park relève de cette opposition fondamentale entre forme sociale naturelle et forme sociale artificielle, la seconde toujours menacée par la première. On peut en dresser le tableau suivant :

Communauté	Société
Naturelle Spatiale Mobile Symbiotique Compétitive	Artificielle Hiérarchique Migrante • Socialisée Communicationnelle
<b>Equilibre écologique</b> ( <i>Biotic balance</i> )	<b>Equilibre social</b> ( <i>Social equilibrium</i> )

Quels rapports entretiennent écologie humaine et sociologie ? On serait tenté de répondre que l'écologie est la science des communautés, la sociologie, celle des sociétés. On pourrait même ajouter que la communauté est à la société ce que l'inconscient est au conscient (19). On devrait enfin souligner l'objectivisme des études écologiques, le caractère plus interprétatif qu'explicatif des études sociales quand elles ne reposent pas sur un soubassement écologique, ce qui ne les invalide pas aux yeux de Park, il faut le préciser. Mais ces conclusions, sans être fausses, seraient trop rapides. La pensée de Park n'est pas vraiment classificatoire. Elle procède davantage de la spirale ou du cône que du tableau. Un exemple le montrera : l'opposition mobile/migrante.

Le couple mobile/migrante n'est en effet pas du même ordre que l'opposition spatiale/hiérarchique. Toute forme sociale est mobile tant que l'espace n'est pas une ressource rare, quoique mobile de manière diffuse et non coordonnée : les communautés coralliennes sont mobiles, mais seules les sociétés émigrent en bloc :

« On peut difficilement dire des communautés qu'elles émigrent (...). Tout ce qui émigre en masse — un essaim d'abeilles, une horde de loups, un troupeau de bétail — est susceptible de présenter certaines ou toutes les caractéristiques des sociétés (...) capables d'action collective ». (RC, 350).

(19) Comme le suggère R. Tarnier, Robert E. Park on Social Control and Collective Behav-  
ior, op. cit., p. XXIX.

Si les communautés végétales ne sont pas de simples assemblages sans aucune structure, elles sont néanmoins privées de la capacité d'agir collectivement puisque privée de centres de décision et de moyens de communication. Leur rapport au sol, aux ressources naturelles, est donc un rapport purement micro-économique, un rapport de marché libre. Les sociétés, en revanche, sont dotées de locomotion : les hommes ne se dispersent pas au gré des vents comme les plantes, ils se dirigent. Mieux, ils se dirigent séparément les uns des autres puisqu'ils sont dotés d'une conscience que Park attribue joliment à un « accident de locomotion » (City, 156). Le terme de « communauté » est ambigu puisqu'il recouvre aussi bien des sociétés locales, comme le voisinage ou les groupes qui peuvent s'y réduire (« les gangs de jeunes sont des institutions du voisinage; les politiciens sont des voisins professionnels » City, 113), que des formes sociales sans capacité d'action collective (« une communauté n'est pas simplement une collection de gens, c'est une collection d'institutions. Ce ne sont pas les gens, mais les institutions, qui sont décisifs pour distinguer la communauté d'autres constellations sociales », City, 115). Inconstance de Park ou logique de niveau ? Tout dépend de l'usage. Quand une forme sociale atteint un niveau de structuration suffisant pour que s'autonomisent en même temps un centre (pouvant décider, par exemple, une migration ou une « longue marche ») et une périphérie (pouvant agir anarchiquement comme les vagabonds), c'est une société. Mais la communauté en elle est toujours agissante, et le vagabond (= hobo) l'emportera fatalement sur le sédentaire, dont il érode les défenses ou les attitudes. Il n'est donc pas étonnant que les grandes villes produisent à la fois des organes planificateurs et des vagabonds. L'écologie humaine rend compte de cette diversification.

Mettant l'accent sur l'espace dans la science sociale, elle voit dans les unités territoriales (villes, voisinage, circonscription électorale, ghettos, taudis, domaines contrôlés par les gangs, plantations) des unités fonctionnelles (= toutes les formes d'association entre être humains reposent en fin de compte sur des localités et des associations locales », City, 159) auxquelles la compétition confère un équilibre aussi instable que celui des communautés végétales. Elle découvre que l'espace est mouvement, que le centre appelle la périphérie, qu'est social ce qui se déplace et se transforme, bref, ce qui « bouge », et qu'aussi dysfonctionnels soient-ils, les vagabonds expriment par leur romantisme l'impossibilité relative du contrôle social. Le changement géographique est alors confondu avec les transformations historiques, « la mobilité est un indice de métabolisme social » (City, 169, Wirth). S'il n'y a de science (sociale) que du mesurable, seul le spatial peut faire l'objet de mesure (20) et la ville devient « laboratoire social » :

« Réduisez tout rapport social à un rapport spatial, et vous pourrez appliquer aux rapports entre les hommes la logique fondamentale des sciences physiques » (City, 202).

« C'est parce que les relations sociales sont très fréquemment et inévita-

(20) D'autant que les statistiques générales ne sont pas toujours fiables : « Les statistiques ont été la méthode par excellence des sciences sociales quand celles-ci ont cherché à devenir systématiques et à atteindre quelque chose comme l'exactitude quantitative. La difficulté

est venue de ce que les statistiques ont appliqué leurs techniques aux phénomènes sociaux comme si les sciences sociales n'existaient pas, ou comme s'il ne s'agissait que de pures compilations des faits de sens commun. » (WC, 179).

blement liées à des relations spatiales, parce que les distances physiques sont ou semblent être fréquemment des indicateurs de distances sociales, que les statistiques peuvent avoir une signification pour la sociologie. Et ceci est vrai, en définitive, parce que c'est seulement dans la mesure où les phénomènes sociaux ou psychiques peuvent être réduits ou corrélés à des phénomènes spatiaux qu'ils peuvent être mesurés » (21).

Park renonce-t-il pour autant à une sociologie générale ? On pourrait le croire lorsque son goût pour l'écologie l'incite à employer « dominance » plutôt que domination (dominer, c'est surplomber, faire de l'ombre, abriter et pas forcément réduire, écraser, *HC*, 159-164). Mais il n'en est rien : ce qui le fascine et le fascinera de plus en plus, c'est la « civilisation », un phénomène social total qui ne saurait se réduire au biologique (« les facteurs décisifs ne sont pas biologiques mais sociologiques », *City*, 121) même si, d'une certaine manière, le biologique est l'infrastructure du social (*HC*, 157). Toute la sociologie politique de Park repose sur ce constat : l'opposition entre nature et culture, communauté et société, masse et public, est dépassée par les relations subtiles entre compétition et conflit, marché et situation, sphère de l'interdépendance économique et sphère de la solidarité, du consensus, mais aussi du conflit à propos des fins communes (*HC*, 181). Autrement dit, sphère de la crise.

### L'approche du politique

#### *Une sociologie de la crise*

Si « la nature d'une chose n'est en fait que la règle ou la loi par laquelle elle se déplace et se transforme » (*HC*, 178), l'histoire naturelle et l'écologie humaine convergent vers l'étude de ces déplacements et de ces transformations, donc des facteurs ou plutôt des « forces » de mobilité (spatiale) et de changement (temporel). Le naturalisme de Park le conduit inéluctablement à une conception catastrophique de l'histoire, à une sociologie de la crise, à une vision du politique comme lutte entre forces magnétiques affolant les aiguilles d'une boussole. Cette vision n'a rien de pessimiste, bien au contraire, car la crise est la condition de l'émancipation pour l'homme qui « apprend à regarder le monde où il est né et fut élevé avec le détachement d'un étranger. En bref, il acquiert un biais intellectuel » (*RC*, 351). Associant crise, critique et raison, Park leur reconnaît un rôle positif dans le passage des communautés isolées, où l'homme est encore prisonnier du groupe et de la pensée magique, aux sociétés qui réconcilient expérience et raison. « Ce que nous observons effectivement, c'est que la crise (...) a pour effet de remplacer un contrôle fondé sur les mœurs par un contrôle fondé sur la loi positive » (*EC*, 108).

(21) *EC*, 193, notre traduction du sens original « The urban community as a spatial pattern and a moral order », p. 3-20 in E. Burgess, *The Urban Community*, Chicago, The University of Chicago Press, 1926, publié une

première fois en 1925 sous le titre « The concept of position in sociology ». On voit ici que la communauté urbaine est à la fois spatiale comme la communauté végétale, et morale ou hiérarchique comme la société humaine.

Dès 1912, il écrit à William I. Thomas ce qui « bout » dans son « *rhiek rasik* » (réservoir de pensée). Voici quelques-unes de ses associations d'idées :

« Isolation : (...) naïveté, prédominance de la coutume, (...) règne de l'autorité, pré-disposition à interpréter l'expérience en fonction des règles de la magie (*i.e.*, par intuition) (...).

Crise : (...) conscience de soi exacerbée (conscience de groupe), mobilité (suggestibilité), règne du droit abstrait; prédisposition à interpréter l'expérience scientifiquement (*i.e.*, par des lois abstraites, scepticisme, état d'esprit critique).

Accommodation : (...) prédispositions à concevoir objectivement les relations personnelles ou sociales, tolérance (...); prédisposition à accepter le sens commun historique plutôt que les conceptions scientifiques abstraites. » (Bio, 71).

Très influencé par l'étude de Thomas et Znaniecki sur les paysans polonais transplantés aux États-Unis (22), Park donne une fonction libératrice à la connaissance lorsqu'elle prend comme objet la crise : *la crise est le moment le plus favorable à l'objectivité et à l'abstraction*. Elle est le moment le plus fécond pour la connaissance sociale, moment où le savant peut prendre ses distances avec les mœurs, les coutumes, les représentations de son groupe avant d'y replonger à nouveau lorsque le consensus réinstauré le mettra, désenchanté, sur la voie du sens commun. Crise et succession dominent alors l'approche du politique chez Park.

Dans son article sur la ville rédigé en 1926, Park définit la crise :

« Il ne faut pas entendre le mot « crise » dans son sens violent. Il renvoie à n'importe quelle perturbation des habitudes. Il y a une crise dans la vie de l'adolescent lorsqu'il quitte le foyer. L'émancipation du noir ou l'immigration du paysan européen sont des crises collectives. Toute tension critique implique trois changements possibles : une meilleure adaptation, une efficacité réduite, la mort. » (EC 107).

Il en donne comme exemple les mouvements de bourse ou les mouvements de foule. La crise est la situation normale dans la vie sociale, « Les villes, les grandes villes en particulier, sont dans un état d'équilibre instable » (...) par conséquent la communauté est dans une situation chronique de crise » (EC, 101) ce qui est conforme à la vision naturaliste de l'entropie (23). L'état de désorganisation sociale est particulièrement visible dans certains espaces urbains, interstices entre zones organisées, où errent les « hobos », règnent les métis (et les créateurs, pionniers ou artistes). Mais ces espaces sociaux entropiques sont également des phases du cycle de la vie collective dont le dernier état présenté est le suivant :

(22) Op. cit. en note 7. La transplantation est considérée comme l'exemple même d'une situation de crise et les différentes réactions à cette crise sont analysées.

(23) Bio, 43-44, où est cité un manuscrit de Park sur le comté noir de Mason qui se conclut sur ces mots : « L'énergie, le système, l'ordre perdent du terrain ».

Phases ou types d'interaction	Caractéristiques	Domaine
Compétition .....	Communautés territorialisées, division du travail, clivages inconscients	Economie
Conflit .....	Clivages conscients, domination recherchée, donc désorganisation sociale	Politique
Accommodation.....	Réorganisation sociale, tolérance, affectivité	Société
Assimilation .....	Fin du cycle : utopique, voire insupportable; début d'une nouvelle migration	Culture

Toutes les sociétés connaissent des périodes de « relâchement institutionnel », quand les institutions « ne peuvent pas empêcher de forts taux de chômage, de mortalité infantile et de délinquance d'apparaître et de persister » (24). Dans ces conditions la conscience collective (*community consciousness*) est menacée, des sous-cultures se forment comme les groupes ethniques, les bandes délinquantes, les marginaux, les monstres sociaux (= *freak*), Bio, 16, sur le goût de Park pour les phénomènes de cirque). La désorganisation sociale qui les produit et qu'ils véhiculent est nécessaire pour parvenir à toute réorganisation ultérieure :

« Pour autant que la désorganisation annonce la réorganisation et tend vers une adaptation plus efficace, on doit la concevoir, non comme pathologique, mais comme normale ». (EC, 134-135, Burgess).

De plus, la désorganisation conduit tout droit à la confrontation, objet d'études privilégié du sociologue parce qu'elle « met en lumière des impulsions et des attitudes qui, autrement, resteraient inconscientes ». Par le biais du conflit qu'elle manifeste ou produit, la crise accroît notre connaissance du monde social. Or, le conflit est la phase du cycle des « successions » la plus étroitement associée au politique. Mieux encore, la résolution du conflit et le passage à la phase suivante du cycle ne peuvent s'obtenir que par un contrôle social accru. Le gouvernement ayant pour fonction de parvenir artificiellement au consensus dans des formes sociales naturellement conflictuelles, on comprend que Park donne au politique un statut privilégié :

« Le processus politique recouvre toutes les activités du gouvernement et, puisque la société est essentiellement une organisation de contrôle social, il recouvre par définition tous les aspects de la vie sociale » (EC, 178, c'est nous qui soulignons).

(24) *Caney J., Sociology and Public Affairs, The Chicago School, London, Sage, 1975, 204 p.* L'auteur rappelle, en particulier p. 35 et sq. l'opposition des « Chicagoans » aux « vested interests » et aux *businessmen*, l'attribuant à des origines sociales qui les différencient des « pathologistes » comme des « pères fondateurs » : ils sont moins souvent nés en Nouvelle-Angleterre ou sur la côte Est que les seconds, mais ne proviennent pas des villages, comme les premiers (horribles par la ville); ils sont moins religieux que les autres (et moins nombreux

sont parmi eux les enfants de pasteurs), ethniquement et sexuellement plus hétérogènes (certains sont noirs, beaucoup sont des immigrants de la seconde génération, un quart d'entre eux sont des femmes). Tout ceci se traduit par un plus grand radicalisme politique. Tandis que 35 % des « pères fondateurs » sont républicains, 15 % démocrates et 47 % indépendants, contre respectivement 56 %, 18,5 % et 18,5 % des « pathologistes », les « Chicagoans » se répartissent comme suit : 40 % démocrates, 53 % indépendants, 3 % républicains (p. 49).

On sent poindre le regret que la société soit essentiellement une organisation de contrôle social, limitant la liberté individuelle. Non que les communautés naturelles soient parfaitement libres, mais leurs restrictions sont « extérieures et physiques »; les sociétés humaines, en revanche, sont contraintes de manière « intériorisée et morale » (Bio, 166).

« On peut considérer la communauté végétale et animale comme une association entièrement anarchique et libre. Il n'en reste pas moins dans ce cas que toute forme d'association culturelle imposera des limites à la liberté individuelle. L'homme en tant qu'individu, bien qu'il soit plus libre (...) au niveau économique qu'au niveau politique, et davantage au niveau politique qu'à celui des coutumes et de la morale, n'aura jamais dans la société humaine, la liberté absolue de compétition qu'ont les plantes et les animaux ». (HC, 157, MP, 139).

Ce n'est pas le regard philosophique qui nous intéresse ici, mais l'analyse sociologique opposant un domaine plutôt naturel (biologique/économique) et un domaine plutôt culturel (politique/moral) dans un ordre croissant de contrôle social. On peut dès lors distinguer deux ordres politiques : l'ordre *micro-politique* des « forces sociales », de « l'interaction » et des conflits quand ils ne s'expriment plus seulement par un système de prix relatifs et de marché; l'ordre *macro-politique* des institutions, des « mœurs » et du consensus. Le politique présente bien ses « deux faces de Janus » : il est entropique et régulateur.

	Ordre	Formes sociales	Contraintes	
Nature ↓ Culture	Biologique	Communautés végétales, animales, humaines à l'état de nature; lutte pour la vie	} Extérieures	Anarchie ↓ Contrôle
	Economique	Communautés humaines, compétition exprimée par le marché et les rapports de voisinage		
	Politique	Sociétés à l'état conflictuel exprimé par les zones frontières et l'action collective	} Intériorisées	
	Moral	Sociétés à l'état consensuel exprimé par les institutions et le contrôle social		

### Une sociologie politique ?

La nature humaine est instable, conflictuelle; elle repose sur des divergences d'intérêts. La science politique considérant cette fragmentation comme donnée part de la nature humaine pour expliquer le processus gouvernemental (MP, 88). A la limite, ceux qui, comme Bryce, ont étudié les mécanismes politiques, ont le mieux compris la nature humaine. Les gouvernants en effet utilisent sa force, en la détournant, ou s'y adaptent, mais ne la prennent pas de front. Bref, ils postulent l'existence d'un malaise social (*social unrest*): « forme la plus élémentaire de conduite collective » dans laquelle la plupart des caractéristiques des autres formes sont contenues, car « la signification du malaise social c'est qu'il représente dans

un même mouvement la rupture de la routine installée et la préparation d'une nouvelle action collective » (JS, 866). Une attention particulière au changement, sorte d'attente collective, manifeste l'existence d'un tel malaise, semblable au frisson qui saisit le troupeau lorsqu'un phénomène anormal s'annonce (JS, 788). Une fois communiqué aux individus qui composent le groupe, ou à des groupes voisins, « le malaise social prend la forme d'un mouvement de foule ou de masse avant de se cristalliser finalement en institutions. L'histoire de presque tous les mouvements sociaux particuliers — le suffrage des femmes, la prohibition, le protestantisme — révèle de façon générale, sinon en détail, ce changement progressif de caractère » (JS, 874). Ferment de changement, le trouble social est d'une certaine manière bénéfique :

« Le trouble social peut donc être un symptôme de bonne santé. C'est seulement quand le processus de désorganisation est si rapide et prend de telles proportions que la structure sociale existante est tout entière menacée — la société n'étant plus capable, de ce fait, de se réajuster par elle-même — que le désordre peut être considéré comme un symptôme pathologique » (JS, 926).

Le malaise social doit par conséquent être utilisé et canalisé comme l'est en général l'excitation religieuse collective, porteuse de mouvements de réveil mystiques, croisés, ou prophétiques qui affectent partout et à toute époque les mêmes aspects (JC, 932), ou encore la mode, « apparentée à la réforme et à la révolution », sauf que « les changements qu'elle introduit sont totalement irrationnels » (JS, 933). Parmi les manifestations contrôlées du trouble social, la grève, la guerre, la révolution, la réforme, sont les formes naturelles et élémentaires du politique (Society 30) lorsque le malaise social ne débouche pas sur une forme encore plus élémentaire de mouvement social : la migration. Les grèves, par exemple : dès 1928, Park préface un ouvrage qui leur est consacré en notant qu'il « cherche à en donner une explication naturaliste plutôt que philosophique », « distinguant des formes typiques, s'interrogeant sur son étiologie, l'étudiant en général comme un aspect descriptible de la nature humaine et de la vie sociale » (idem), car les grèves ne constituent pas « une série d'épisodes indépendants, mais un cycle d'événements typiques qui se produisent d'une manière plus ou moins régulière et prévisible ». Ainsi la grève va reproduire dans les grandes lignes les phases et types d'interaction mis en évidence dans l'étude du trouble social.

La grève est un tournant dans l'expression de ce malaise. Comme toute action politique, elle est une « geste collective ». Quelqu'un s'agite et cette agitation même (...) en fait un agitateur ». S'il trouve un public attentif, on assistera peut-être à une augmentation spontanée. « A ce moment précis la nécessité d'une organisation et d'une direction se fait sentir. L'agitation devient un travail sérieux. Ce qui n'était qu'une geste revêt la forme d'un mouvement politique », ayant « une stratégie envers ses ennemis. (...) Ainsi trouve-t-on dans l'étude de la grève largement de quoi éclairer la connaissance de la stratégie politique ». D'autant que « chaque grève peut être conçue comme un simple épisode d'un mouvement révolutionnaire plus large, mouvement dont les participants ne sont peut-être que vaguement conscients » (Society, 32). Ici, le politique ce n'est plus la fragmentation et la divergence mais l'organisation, la direction, la décision, bref, l'encadrement

du mouvement naturel. Du même coup la grève, en s'inscrivant contre le système établi de partage des ressources, est déstabilisatrice, même lorsqu'elle est organisée. L'organisation convertit le ressentiment social en action politique, elle ne fait pas disparaître la force naturelle de la grève par l'artifice du contrôle social, car cette organisation n'est que partielle. Le politique garde donc son double statut naturel et artificiel, déstabilisateur et régulateur.

L'année suivante (1927), Park étend son analyse de la grève aux révolutions (*Society*, 34-37) dont il veut faire « non pas l'histoire, ni même (...) l'histoire comparative, mais une histoire naturelle (...). Les révolutions sont ici considérées comme descriptibles en termes généraux et conceptuels; elles pourraient même, comme les tremblements de terre, faire l'objet de mesures et de prévisions. Les "mécanismes" en œuvre, évidemment, étant sociaux et mentaux ». Elles sont de véritables équivalents en sciences sociales du matériel expérimental des sciences physiques : toute tentation de canaliser et contrôler le changement est en fait une expérience sociale. Selon Park, mais dans un autre vocabulaire, les révolutions ainsi étudiées apparaissent comme le prolongement de la grève par d'autres moyens. « Quand les grèves à l'origine localisées, s'étendent (...) affectant des zones plus larges de la vie organisée et institutionnelle de la communauté, elles prennent l'allure de révolutions ». Doit-on le déployer ? Non, car le mouvement révolutionnaire, pour catastrophique qu'il paraisse n'est pas moins naturel que le mouvement « évolutionnaire ». « Le premier des postulats de l'histoire naturelle des révolutions, c'est que ces catastrophes sont elles-mêmes le produit d'un processus évolutionniste (...) processus par lequel ce n'est pas chaque [révolution spécifique] mais le type [révolutionnaire] qui évolue ». Or, ces catastrophes ne sont qu'une version politique des crises économiques : « dans leurs premières phases, les révolutions peuvent être comparées aux crises industrielles et financières. Quand les crises industrielles et financières entrent dans le champ politique (*the field of politics*) elles prennent, au moins parfois, la forme de révolutions. En fait, les révolutions ne sont fréquemment que le reflet en politique de longues dépressions industrielles et économiques » (*Society*, 37). Elles sont même comparables aux crises démographiques que sont les migrations ou aux « crises » de mœurs que sont les modes (*Society*, 36). Dans tous ces cas, le malaise social se traduit en une prise de conscience de groupe, « pour employer les termes de Durkheim, en une forme de représentation collective. C'est l'existence de cette représentation collective qui convertit le changement en action » (*Society*, 31) Le politique est bien la sphère de représentations collectives, mais des représentations du conflit aussi bien que du consensus. Car il désagrège autant qu'il agrège ou même il agrège en désagrégant (par la guerre). Lorsque Park étudie celle-ci longtemps après la grève et la révolution (en 1941), il diverge de la théorie qu'en donne Clausewitz. Park rappelle d'abord les deux interprétations de la guerre : « nous ne savons pas s'il faut considérer la guerre comme un phénomène naturel, comme un tremblement de terre ou une épidémie, ou la classer parmi les phénomènes sociaux, comme une consultation politique ou une forme élémentaire de procédure judiciaire à l'image des anciens procès par combats — une institution dont on peut dire qu'elle survit aujourd'hui encore en Allemagne et en Europe continentale sous la forme du duel » (*Society*, 51). Il montre ensuite que la seconde interprétation, quoique séduisante et présentant l'avantage de rendre la guerre comparable à la grève

(toutes deux étant des substituts aux arbitrages judiciaires), n'est pas acceptable dans un monde dominé par la guerre totale où l'attaque par surprise, le fait de prendre des populations civiles pour cible, rompent avec ce que l'on appelait autrefois « les lois de la guerre », tandis que la propagande et ce que l'on baptiserait de nos jours le néo-colonialisme abolissent les frontières entre guerre et paix. On ne peut donc plus dire que la guerre est le prolongement de la politique. « C'est une institution — une institution politique en procès » car elle a souvent été une force novatrice et révolutionnaire tendant à renverser l'ordre international existant, à mettre en péril la tradition et les principes sur lesquels cet ordre a toujours reposé quelle que soit l'époque ». (*Society*, 55). De plus, « parmi toutes les actions collectives que l'homme a entreprises, la guerre est sans aucun doute l'effort le plus imposant (...) que l'homme ait déployé; le plus dévastateur et révolutionnaire dans ses conséquences ». (*Society*, 61). Pour parler un autre langage que celui de Park, la guerre est un « phénomène politique total » parce que l'homme y met en jeu son existence même. A la différence de la compétition aveugle qui est la règle dans l'ordre biologique, la guerre ne peut être comprise grâce aux catégories écologiques (*Society*, 37), « elle n'est pas seulement le produit d'une lutte pour une place au soleil, mais d'un combat pour une reconnaissance et une place dans l'ordre social existant ». (*Society*, 62). Elle ne se déroule pas, malgré les apparences dans l'ordre du *Lebensraum*, ordre territorial et communal produit de la compétition pour l'espace :

« L'ordre communal, quand il existe, est un effet de la compétition. Le conflit, d'un autre côté, tend à produire l'intégration aussi bien que la domination et la subordination des groupes en conflit, qu'ils soient familiaux ou tribaux (...) nationaux, raciaux et religieux. » (*Society*, 64).

Il en résulte que le conflit total qu'est la guerre accouche d'un ordre plus proche de la société que la communauté, ce qui constitue un progrès de l'organisation collective :

« La guerre (...) a créé l'occasion et la nécessité d'une organisation de la société qui, au fur et à mesure qu'elle a évolué, est devenue incomparablement supérieure, au moins du point de vue de l'action collective, au caractère grégaire de la horde primitive ou du troupeau animal. » (*idem*).

En effet, elle permet, dans le langage de Sumner de construire la solidarité des « *we-group* » contre les « *others-group* ».

« En assurant la paix interne, la guerre a créé 1) dans la famille, et dans les sociétés basées sur un modèle familial, une solidarité morale fondée sur les loyautés personnelles et la pitié et 2) dans l'Etat, une institution politique qui a rendu possible l'action collective sur une échelle sans précédent dans la société primitive. » (*idem*).

Ainsi, la guerre remplit une fonction pour laquelle elle n'a pas de substitut : elle définit la *frontière* qu'il faut défendre (*Society*, 66-67). Elle constitue le groupe, le maintient en lui évitant d'être absorbé par d'autres, l'étend en lui donnant du pouvoir sur ceux qu'il assimile ou réduit en esclavage. C'est pourquoi Park affirme que « la guerre, c'est le politique (...) dans sa forme originale, non institutionnelle et non rationnelle » (*Society*, 68). Dans une forme institutionnelle et rationnelle, le politique se confond avec le contrôle social, sans qu'on puisse jamais dire qu'il est

total dans un type d'interaction (par exemple, l'assimilation) ni que le conflit est l'unique type d'interaction associé au politique (IS, 785).

« Le processus politique, comme on le conçoit ici, commence au moment où des programmes formels et l'action politique supplantent le processus d'évolution par lequel, dans toute société stable, un corps de traditions et de culture se constitue lentement, et sous l'influence duquel des générations d'hommes sont progressivement disciplinés et domestiqués.

Ainsi défini, le processus politique *interrompt* d'une certaine manière l'ordre social coutumier et perturbe certains ou la totalité des intérêts privés ». (MP, 95, c'est nous qui soulignons).

Cette « interruption » le distingue du contrôle culturel lequel, on s'en souvient, se situe principalement au-delà du politique, dans la sphère de l'assimilation. Les interactions politiques sont volontaristes, elles convergent en institutions ou en répressions; mais elles ne font pas l'économie de la violence, comme les processus culturels. D'autant qu'elles sont plus artificielles que la culture, si longuement mûrie qu'elle en est naturalisée. Autrement dit, la politique est artificielle, à la différence de la culture; mais elle est perturbatrice (de l'ordre naturel), comme le politique. C'est à ce second titre qu'elle intéresse Park. *On se plaint pas la nature humaine* (telle est la leçon de « Social Planning and human Nature », MP, 85-97, Society, 38-49). C'est pourquoi « le processus politique, conçu dans ces termes très généraux, opérera partout de manière substantiellement identique — à Moscou, Berlin et Chicago — quelle que soit la forme particulière du régime au pouvoir » (MP, 96) et, pourrait-on ajouter, quels que soient la volonté politique existante et les objectifs poursuivis ici et là. Les acteurs croient qu'ils ont une politique originale : en réalité, ils coulent leur action dans le moule invariable du politique. En perturbant le processus naturel, ils obéissent sans le savoir à la nature car ils laissent parler ces « formes sociales » que sont leurs intérêts, leurs besoins, leurs attitudes, leurs désirs. Leur action prend donc toujours la même forme, passe toujours par les mêmes phases (trouble social, mouvements de masse, institutions), qu'elles soient grèves ou guerres, révolutions ou réformes.

Reste-t-il une place à la science politique devant un pareil objet ? Oui, si l'on admet la division de l'ordre naturel en deux sous-ordres, celui qui naît d'une juxtaposition spatiale et celui que crée la subordination hiérarchisée.

Formes sociales (Ordre de la juxtaposition)	Mouvements sociaux (Ordre de la superposition)
Villes, voisinages, bandes, taudis, ghettos, plantation, etc.	Migrations, troubles sociaux, grève, révolution, guerre, réforme, etc.

La sociologie politique, si Park l'avait explicitement définie, aurait ainsi pour vocation d'étudier les mouvements sociaux, tandis que l'écologie humaine se pencherait sur les formes sociales. En sorte que l'écologie humaine serait le prolongement naturaliste et scientifique de la géographie tandis que la science politique serait celui de l'histoire, leur addition composant la « sociologie anthropologique » dont Park rêvait, sociologie du mouvement (spatial) et du changement (temporel), sociologie des zones frontalières, des cas limites, des types professionnels

déviants. Car l'articulation des formes sociales et des mouvements sociaux s'effectue par le biais de ces types professionnels « romantiques » que sont le vagabond, l'agitateur, le prophète, le réformateur, l'artiste, l'intellectuel, et bien d'autres. Tous les inclassables et les déclassés, dont dépend, selon Park, cette forme particulière de lutte pour la vie qu'est la lutte des classes, forme supérieure du politique :

« Le conflit politique, quand il ne conduit pas à la formation de classes, produit au moins une conscience de classe, et la politique semble être purement et simplement la forme classique et typique dans laquelle se poursuit la lutte des classes (MP, 141).

C'est qu'en effet le respect pour Marx (25) et Mannheim, qui ont « inclus dans la perspective d'une investigation scientifique les éléments mêmes (...) ordre conceptuel et rationnel, que la scolastique avait pour toujours rejeté au-delà du champ de la science empirique » et permis d'en donner « une explication naturaliste » (MP, 125-126) conduit Park à l'étude des idéologies et des représentations collectives sous-tendues par l'organisation sociale en groupes et en classes. Il réfute ainsi l'idée selon laquelle « l'État (serait) une construction légale et en ce sens un artefact logique, dernier bastion d'une sociologie qui se conçoit elle-même davantage comme une philosophie que comme une science naturelle et empirique » (MP, 126). L'État, en effet, est une institution parmi d'autres, et les institutions sont d'abord l'expression de mouvements sociaux conflictuels : « Chaque mouvement social peut (...) être décrit comme une institution potentielle. Et chaque institution peut en retour être décrit comme un mouvement autrefois actif et en éruption, comme un volcan, mais qui se serait depuis cristallisé en une activité routinière. » (MP, 122).

Le mouvement social connaît donc deux modes de transformation : son organisation en associations politiques dotées d'un centre de décision et d'une stratégie (la grève, la guerre, la révolution) pour le conflit ou son organisation en institutions, certes créés par lui, dans son développement naturel, mais qui « prennent le caractère d'un artefact plutôt que d'un organisme » et finissent par échapper aux animateurs du mouvement. D'une part, l'institution se dote d'un corps de fonctionnaires. D'autre part, elle « peut être définitivement établie quand la communauté et le public dans lesquels et pour lesquels elle existe réclament comme un droit les services auxquels ils ont été habitués » (MP, 123). On pourrait ajouter : même s'ils ont appartenu à un mouvement social antagoniste de celui dont naquit l'institution.

Ici, Park se sépare de Marx pour rejoindre Durkheim. Sa « mentalité collective » n'appartient plus tout à fait au stade du conflit, de la lutte des classes, mais au stade de l'accommodation, du consensus et de la reconstruction des réseaux de solidarité. L'esprit collectif est au corps social ce que l'esprit individuel est au corps humain : il projette ses conquêtes dans le futur et contrôle leur trajectoire, donne un sens aux actions (MP, 125). Bien que Mannheim ait étudié le conflit d'idéologies

(25) Park se sentait assez proche de Marx par son père ou par sa jeunesse, comme en témoignent certaines de ses références malgré son goût pour le nihilisme russe (Riv, 23). Il

précisa lui-même un jour : « Mon père avait des idées qu'il tirait peut-être de Karl Marx, var l'argent » (Riv, 76).

dans les sociétés, « il y a néanmoins (en elles) une unanimité plus ou moins inconsciente d'objectif et d'intention. Le consensus, dans ces conditions, prend une forme plus complexe qu'on décrit en logique comme un univers de discours » (MP, 127).

Le processus dialectique matérialiste s'atténue en processus dialectique socratique. Utopie ? Sans doute, et pas dans le sens de Mannheim. Park lui-même, en dépit de ses fréquentes allusions à l'accommodation par le débat, en dépit de l'usage tardif qu'il fit de « l'assimilation » — stade suprême de la conscience collective — n'y croyait guère. Derrière le sage des années 39-40 (il avait 75 ans) percent toujours le jeune étudiant anarchiste et le journaliste railleur. Il n'en reste pas moins que son programme épistémologique s'est étoffé, voire achevé : en partant de la nature, il est parvenu à la culture ; venant de l'écologie, il aboutit à la « science morale » en passant par une vision très marxienne du politique. C'est le point dont repartiront ses successeurs, tels Wirth et Redfield (son gendre). Ils s'intéresseront moins, dans leurs entreprises, à la communication gestuelle, aux interactions manifestées par des changements de physionomie, le rougissement, etc., qui peuvent marquer l'unité ou la diversité d'une culture dans l'utilisation d'un langage non verbal (26), et davantage au « progrès », à la modernisation que la « fin de l'idéologie » et le dépassement du politique par le culturel peuvent produire (27).

Philosophie culturaliste à laquelle aurait conduit un déséquilibre dans les éléments que Park retient pour définir la culture ? C'est possible. En étudiant des objets « modernes » (la ville américaine) ou traditionnelle (le village mexicain) Wirth et Redfield sont peut-être passés un peu vite sur une relation causale à laquelle leur inspirateur tenait beaucoup (« la technique et les mœurs sont si liées qu'un changement de la première entraîne inévitablement un changement correspondant des secondes ») (RC 35). De plus, chacun a creusé pour son compte l'une des composantes, dont l'ensemble définit une culture, ou un lien social au sens que Park lui donnait : « (1) Un corps de coutumes et de croyances, (2) un corps d'artefacts et d'instruments technologiques qui lui correspondent », auxquels s'ajoutent (3) la population et (4) les ressources naturelles de l'habitat (HC, 158). Dans cette définition, la culture elle-même est tout autant matérielle que psychologique. De plus, l'écologie, la démographie, la technologie sont aussi importantes que l'étude des « croyances et des coutumes ». Quand Park allonge la liste des composantes, il énumère l'idéologie, les « folkways », la tradition, les attentes normales du genre humain (MP, 125, 138, 139) et plus généralement les « mœurs » (*mores*). En bref, une série de codes symboliques transformant la compétition communautaire en communication sociétale sans faire l'économie du conflit. Plus qu'une utopie, c'est bien un défi que le sociologue de Chicago a lancé à ses

(26) Sur ces points, voir l'interprétation que Park donne de la physionomie (ES, 421), de la gestuelle (422) et du rougissement (ES, 191 : « En (un) sens, le rougissement peut être considéré comme une forme de conduite, tout autant que la fabrication d'outils, le commerce et le troc, la convention ou la prière »).

(27) C'est souvent ainsi que l'on a pu comprendre le célèbre article de Louis Wirth, « Urbanism as a way of life », *American Journal of Sociology*, XLIV, juillet 1938, traduit p. 251-277 in EC sous le titre : « Le phénomène urbain comme mode de vie ».

successeurs : étudier scientifiquement cette fusion instable qu'est la culture, ou le politique dans sa fonction de contrôle social : « De nouvelles investigations apporteront des lumières nouvelles (...) sur l'ensemble du processus culturel, si bien que dans le futur nous pouvons espérer l'étudier empiriquement, plutôt que d'en discuter philosophiquement comme (j'ai) été obligé de le faire ». (RC, 35).

On ne saurait mieux dire que Park lui-même, combien son épistémologie naturaliste le conduisit à privilégier le rôle perturbateur du politique plutôt que son apport à la « civilisation » tel qu'Aristote avait défini celle-ci. S'il ne crut pas faire œuvre de sociologie politique, il assigna au politique une place majeure dans sa sociologie. Au-delà des phénomènes écologiques de déploiement sur un territoire, la sociologie telle que Park la conçut fut une forme de science politique axée sur les hiérarchies culturelles et leur évolution dans le temps, étudiant les phénomènes de subordination et de transformation en les repérant dans l'espace. Par le politique, Park accédait à la globalité perdue d'un naturalisme en retrait sur le positivisme. Le politique lui paraissait être en effet l'exemple même d'un phénomène naturel bien connu dont il ignorait la dénomination savante, mais qu'il pensait indissociable du monde vivant : l'entropie. Image même du travail permanent de désorganisation et de reconstruction en œuvre dans la nature, le politique exprime ce qu'il y a de plus global dans les systèmes sociaux. Il est la clef de voûte de la sociologie.

Yves SCHEMEIL

*Institut d'études politiques de Grenoble*